

LE
PÈRE PEINARD



REFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNAIFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An..... 6 fr.
Six Mois... 3 »
Trois Mois . 1 50

BUREAUX

31. Rue Cadet. — PARIS

Ouverts de 9 heures du matin à midi

Adresser toutes les correspondances au nom
de l'ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
EXTERIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois... 4 »
Trois Mois.. 2 »

VEINARDS D'EMPLOYÉS!
TOUS DÉCORÉS, AU CHEMIN DE FER!

Y a trois jours, je rencontre un bon bougre, employé dans un bureau du chemin de fer ; il se carapatait vivement, et il m'a fallu y faire pour l'amarrer : « Eh là-bas, écoute donc, bondieu ! on dirait que t'as le feu au cul !.. »

Il s'arrête enfin, nom de dieu : « T'as donc pas encore foutu ton

rouge à la boutonnière ? » que j'y fais.

— Du rouge ! Tu sais, plus que personne, que c'est défendu d'arborer le drapeau rouge.

— Oui, quand le rouge est en drapeau, mais quand il est en rubans, c'est une autre paire de manches : demande à Wilson et à

— 2 —
ses copains... C'est pas tout ça, récompends-moi ! Tu mérites donc les cadeaux que te fait le gouvernement, que tu ne portes pas la décoration qu'il t'a donnée ?

— Moi, décoré ! Père Peinard, ne te fous pas de moi ; il y a quelque chose là dessous, explique-moi.

— De bon cœur, nom de dieu ! Tiens, voilà un bistrot qui nous tend les bras ; entrons, car jacasser sans lier un brin, ça dessèche : à preuve qu'à l' Aquarium, y a toujours un verre d'eau sur le jaspinoir. C'est de l'eau, qu'ils lichen, les bouffe-galette, attendu que l'eau est bougrement plus leur élément naturel, que le vin au litre : seulement, au lieu d'être salée, comme celle que lichen la plupart des maquereaux, la leur est sucrée... »

Tout en bavassant nous avions foutu notre cul sur un tabouret, en face d'une chopotte :

« Pour lors, l'ami, t'as pas lu les grands canards ? C'est un tort, car tu saurais que tu es décoré : c'est dimanche dernier que tu as eu cette veine, et c'est à Tours, qu'on t'a fait cet honneur.

— Sacré Peinard, j'y suis ! Tu veux parler de la décoration de Poncet, le plus ancien des mécaniciens ; il a soixante-quinze ans, et quelque chose comme une quarantaine d'années de turbin : c'est lui qui a fait marcher en France, la première locomotive. Mais, y a eu que lui de décoré !

— Ah, vraiment ? Ecoute ce qu'a dit le président de la fumisterie, une des têtes de veau de la Charcuterie sénatoriale, nommée

Nioche, et qui frimerait bien, avec quelques brins de persil dans le nez. Ecoute, en parlant de vous autres, il a dit : « *Ces travailleurs, le président Carnot, les a tous décorés, en la personne de Poncet...* » Eh merde, nom de dieu ! c'est clair, foutre de foutre ! Vous êtes tous décorés ! Et ce serait un tour rigolboche, à jouer à ces jean-fesses, que de vous coller chacun un bout de ruban à la boutonnière...

Mais soyons sérieux : Hein, quel battage que ces fêtes de Tours et ce gueuleton épastrouillant donné en l'honneur des chemins de fer, et ou turellement assaiant quantité de mufles, et peu d'employés ou d'ouvriers, — pour ne pas dire pas du tout !

Voilà des fourbis qui me font ressauter ! Est-il possible, nom de dieu, que nous soyons assez gourdes pour nous laisser paumer aux boniments des jean-foutres de la Haute ?

Ils nous prennent pour des gosses, tonnerre de Brest ! C'est avec des distributions de prix, ou de croix et de rubans, qu'ils nous font moisir sur place, le ventre creux.

Ah, les chameaux ! Ils cultivent notre cervelle dès notre naissance de telle sorte que nous n'en sommes jamais maîtres. Si bien, que quand il y va de leur intérêt, y a rien de plus facile à ces rosses-là, de nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

Ainsi à ce gueuleton de Tours, où avaient radiné une foppée de gros bonnets, de Paris et d'aillieurs, y a eu un débailage de ba-

lourdises et de mensonges, de quoi en remplir des douzaines de wagons.

Ah, mon pauvre aminche, ce qu'ils se sont foutus de vous, les cochons !

Une pochotée, entre autres, ne sachant de quelle gnolerie acoucher, a éprouvé le besoin de jurer sur la tête de bois à Carnot, que jamais la Corporation des chemins de fer n'a songé à demander l'abolition du Sénat.

Il a de la veine, le Sénat ! Peut-être que la pochotée en question a de sérieuses intentions de s'y faire un nid.

Abolir le le Sénat ! Ça serait de l'abomination... Au contraire, nom de dieu ! C'est si utile une saloperie pareille, que je ne vois pas pourquoi on ne nous en foutrait pas une demi-douzaine dans les jambes.

Ensuite, ça été au tour de Mil-lerand, un bouffe-galette parisien. Ce que l'animal en a dégoisé, lui aussi, et des vertes !

Après la pommade indispensable, que tout farceur, qui se respecte, passe dans les cheveux de ceux qu'il veut rouler, il raconte « que faut respecter les grosses légumes ; surtout les gros actionnaires, les bourgeois ventrus que vous engraissez de votre travail.

« C'est grâce à eux que les chemins de fer existent. C'est vrai que les bons bougres font seuls toute la besogne, mais songez donc ! Cpmment feraient-ils pour vivre, les malheureux, si les actionnaires n'étaient pas derrière, pour empêcher les gros dividendes ?

« Done, la question sociale se

pose dans les compagnies de chemin de fer, plus que partout.

« Chers employés, le moyen de la résoudre, c'est la sagesse : la sagesse à perpète !... Respectez les grosses légumes, ne vous rebiffiez jamais... »

« Surtout n'oubliez pas que nous sommes là pour un coup : la République des bourgeois vous protège ! Le gouvernement veille sur vous. Y a longtemps qu'on vous a promis des réformes, faut pas être trop exigeants, c'est déjà beau de promettre ! Prenez patience... Et si rien ne vient, ne vous découragez pas : restez calmes et inodores... et continuez à faire le poireau !... »

Et l'ami, quand dis-tu de ce boniment ; ça ne te donne pas envie de pleurer ?

— Pas de pleurer, Père Peinard, mais rudement de pisser !

..*

Aïe ! nom de dieu, je m'aperçois que j'ai plus de papier ! Faut remettre à la semaine prochaine un tas de chouettes tuyaux, sur la vie de misère des pauvres bougres des chemins de fer, que le copain m'a dégoisés.

FRASQUES DE PROPRIOS

Ah, bondieu, méfiez-vous des proprios qui ont le trac pour leur saint-frusquin : cette engeance est bougrement plus dangereuse que les chiens enragés. Pigez plutôt le coup qui vient d'arriver à un bon lieu de Nantes :

Sur les huit heures du soir, sa journée faite, il était sorti, accompagné de son aîné qui a treize ans

faire prendre l'air à un momichard de 17 mois.

Une troupe de nomades ou sal-timbanques était installée sur le boulevard; trois de ces pauvres bougres flancochaient eux-aussi en plein air. On était hors pour poser cul l'un d'eux s'en va pour poser culotte à côté d'un jardin; écrire au pape, c'est la chose du monde la plus simple et la plus inoffensive.

Ça n'a pas été l'avis du fils du jardinier, qui rappelle une trique dans les pattes, et braille « au volleur! - Aux cris de cet animal une douzaine de proprios sortent, ayant tous un gourdin à la main, et sans quoi, ni comme, ils tombent sur les trois bohémiens à qui ils administrent une sacrée déglée.

Ils étaient dans une telle rage, les proprios, que l'un d'eux croyant assommer un pauvre bougre, fout un coup de trique sur la tronche du père jardinier, qui, lui aussi, s'était amené aux braillements de son fils.

Nom de dieu, s'il y a jamais eu un gnon de mérite, c'est bien celui-là! L'emmerdant c'est que ça ne guérit pas les pauvres bougres.

Le copain veut prendre fait et cause pour les nomades: « Ah ben, vous m'en faites, de drôles de gas; vous tombez comme ça sur le pauvre monde!

— Qui es-tu, toi? que grognent les proprios; l'es de leur bande, sûr! As-tu seulement le droit de rester à Nantes?... On va voir où tu perches... »

Et les enragés d'entourer le copain et de vouloir à toute force lui faire la conduite; contre une bande pareille, pas même de rouspéter!

Quand ils ont approché de la piaule du copain, la prudence leur est venue. Bien leur en a pris, car ils auraient pu encaisser la monnaie des coups de trique reçus par les bohémiens.

Le mot de la fin, c'est le gosse qui l'a eu; pour ses treize ans il est bien embouché: « Les voleurs, c'est vous... Tas de salopis! »

Tout de même, nom de dieu, quand on rumine un brin, ces frasques de proprios sont bougrement dures à avaler!

TRIFOUILLÉE DE GRÈVES

Toutes les grèves du gisement ardoisier sont terminées; pas à l'avantage de l'ouvrier, nom de dieu! la misère reste au même prix, et c'est la haine au cœur que chacun des camaros est allé se refouler le cou dans le collier.

Le gisement est exploité sur quatre points à Renazé (Mayenne), à Noyant-la-Gravoyère, La Pouéze, et Angers-Trélazé (Maine-et-Loire).

La grève de Renazé n'a duré qu'un jour, les exploiters ayant retiré leurs prétentions devant la menace de cessation de travail.

Celle de Noyant-la-Gravoyère suscitée par le singe, ne visait pas précisément les salaires; ce chameau-là diminuait d'une demi-heure la durée du travail de jour, et augmentait d'une heure le travail de nuit. En réalité, il n'atteignait que les hommes de la pause de nuit, et semblait faire des concessions aux autres (diviser pour s'enrichir, quoi!) Ça n'a pas pris; la pause de jour a rouspété comme les autres, demandant jusqu'à plus complète révision, le statu quo. Après bien des magnés, le singe a cédé au bout de quelques jours; mais bien entendu, il a saqué d'autor, les gas qui avaient eu le poil de lui dire leurs quatre vérités.

Continue, mon cochon! Il viendra un jour où on ne prendra plus bêtement son baluchon pour aller se faire exploiter plus loin: ce

jour-là, le gouffre que tu fais creuser à tes forcats pourrait bien te servir de tombeau.

Dans ces deux endroits, une syndicale est en formation, et les adhésions s'appliquent: le besoin de combiner un autre truc pour foutre les patrons à cul est à l'ordre du jour.

La Pouéze n'a pas bougé; il se trouve par là quelques gas d'attaque, et s'ils nes'avisent pas de faire des grèves pour rire, c'est pas qu'ils aient un poil dans la main, non, foutre! Seulement, ils pensent qu'un chambard complet serait mieux de saison.

La grève du Pont-Malembert a duré deux mois; deux mois de privations que se sont imposés les copains! Ils ont repris la chaîne, après avoir épuisé toutes leurs ressources, au même prix de famine qu'avant la grève. Ce que les patrons doivent rigoler, nom de dieu! Rigolez, vieux grigous, chacun aura son tour. Ils sont rentrés les gas, parce qu'ils voyaient que les souscriptions qui leur étaient faites épuisaient la bourse déjà si légère des camarades. Et le plus emmerdant, c'est que ces sacrifices étaient faits en pure perte. Ils aiment mieux souffrir encore un bout de temps et le jour donné vous faire payer tout ça avec le reste, sales exploités!

Il y a eu peu de faits; beaucoup de réunions où l'idée du coup de chambard définitif a été agitée. Cependant vers la fin de la grève, ça a un peu chauffé.

Entre autres, deux copains, non grévistes, emmerdés de voir les choses aller si doucement, allèrent se ballader sur la butte du Pont-Malembert, et avisant les sarrazins qui y turbinaient, ils les engueulèrent; riposte de ceux-ci, puis coups, bagarre générale; deux contre quinze! Ça ne fait rien, ils tapaient

si dur les copains, que les sarrazins prirent la fuite; les copains ramassent les outils et les envoient dinguer au fond de la carrière. Le directeur s'amène, vlan! à son tour d'écopper, — et sans l'intervention des pandores qu'un imbécile était allé prévenir, mon animal de directeur aurait piqué une tête dans son trou. Tant pis, nom de dieu, partie remise n'est pas perdue!

Après cette petite bricole, un piquet de gendarmes fut commis à la garde de la carrière: c'était des allées et venues de pandores à cheval, qui agacèrent souverainement les types. Les copains résolurent d'encombrer les buttes, pour empêcher ça, et le samedi 600 carriers non grévistes venaient camper sur le chantier; tête du pandore en chef! Il distribua de l'eau bénite de cour, et promit de s'occuper de la grève, à condition qu'on s'en irait.

Les carriers se réunirent dans une salle et décidèrent de revenir le lundi, dès l'aube, chacun son crouston dans la poche. Vers les huit heures, c'était complet, 1.200 ouvriers étaient réunis, formant un grand cercle, et au milieu une quarantaine de gendarmes.

Les bourgeois avaient la chiasse; cuirassiers et fantassins étaient prêts à partir.

Pour lors, le singe envoie un de ses larbins demandant une délégation: la délégation part, les carriers se rendent à leur salle habituelle, et là, tout bien considéré on décide de reprendre le turbin aux conditions patronales; sauf à revoir ça en grand, plus tard.

Les bretons qu'on fait venir et qui jamais n'avaient bougé du fond, se sont remués; ils se sont joints au mouvement, une vaste syndicale se forme, et se fédère, avec les syndicales de la même industrie.

Ces syndicales ont pour but, la préparation du coup de torchon final.

Entre temps, la fabrique d'allumettes de Trélazé se foutait en grève. Trois ouvrières jetées dehors pour n'avoir pas voulu travailler pour rien, furent les causes de la grève.

Au déjeuner, les 200 ouvrières firent défaut et déclarèrent qu'elles ne reprendraient le turbin que si leurs trois compagnes étaient reprises: le lendemain le directeur acquiescait.

Les gonzesses se foutent en chambre syndicale également, et vont discuter les moyens de donner un coup de main à leurs hommes, pour mettre la Sociale en bonne voie.

Ah, voilà qui est chouette, bougrement chouette! Y a rien qui foute du baume au cœur du Père Peinard, comme de voir les gonzesses aller de l'avant: aussi, nom de dieu, je vous envoie des pleins paniers de bécots.

LA PROTECTION DES ANIMAUX

On a assez blagué la société protectrice des animaux, nom de dieu. Pour peu que la question soit foutue sur le tapis, y a pas de type qui n'ait quelque histoire baroque à pousser.

Eh bien, m'est avis qu'elles ne valent pas les deux que je vais vous conter, les aminches. Tousjours est-il, qu'elles ont un mérite, c'est d'être véridiques.

La première est vieillote, elle date de 1848. C'était au moment où à l'Aquarium d'alors, les bouffegalette de l'époque discutaient comme des bourriques, sur la proposition d'un de leurs copains, nommé Grammont, et qui a donné son

nom à la loi protectrice des animaux.

Une après-midi, une douzaine de bouffe-galette lichaillaient à la buvette, bavassant comme des pîes borgnes.

Grammont s'amène; il avait la gueule toute retournée, ses yeux pissaient de vraies larmes.

« Qu'y a-t-il?... Que vous est-il arrivé?... » Et tous de l'entourer.

« Ce qu'il y a! Ah, messieurs, je vais tout à l'heure monter à la tribune, pour hâter le vote de ma loi; il est urgent qu'elle soit votée... Savez-vous ce que je viens de voir?... »

Et turellement comme personne ne savait, le voilà qui continue son dégoisage:

« Oui, messieurs, dans la rue, j'ai vu un cheval attelé, tombé et ne pouvant se relever, non pas qu'il fut trop chargé; non, messieurs, mais parce qu'il n'avait pas mangé!

« Vous entendez bien, ce pauvre cheval n'avait rien mangé depuis vingt-quatre heures... C'est le charretier lui-même qui me l'a affirmé!

« N'est-ce pas épouvantable, qu'un cheval puisse être laissé, dans une société civilisée comme la nôtre, vingt-quatre heures sans manger.

« Aussi, je vais me servir de cet argument pour faire adopter de suite ma proposition...

— Et le charretier? que fait quelqu'un, avait-il mangé, pourquoi n'a-t-il rien donné à son cheval?

— Le charretier... c'est du charretier, que vous voulez parler? que répond Grammont. Ah, oui; je me suis un peu informé de lui aussi; il n'a pas un sou, et il n'a lui non plus rien pris depuis hier matin... Mais ce pauvre cheval, comprenez ce que c'est horrible... »

Et le salop pissait toujours ses larmes sur le pauvre cheval qui

n'avait pas bouffé! Quand au charretier, il s'en foutait comme d'une merde de chien: les pauvres bougres, ça peut bien crever de faim! Y a pas grand mal à ça.

Un moment après il monta au jasinoir, raconta l'histoire de son canasson, mais turellement, ne souffla pas un mot du pauvre type de charretier.

A la deuxième maintenant! Celle-ci ne date que de la semaine dernière.

Une gonzesse, pas vieille ma foi, traversait le pont de la rue des Ecluses-Saint-Martin, au-dessus du canal.

Il tombait de la lance, et il y avait une boue des cinq cents diables.

La gonzesse avait un riflard qui l'abritait, et portait sur son bras un affreux cabot à poils longs; par la main, elle trimballait un môme de trois ans, tête nue et ayant des petits ripatons à soupape.

— Aïe donc! marche donc! qu'elle faisait au gosse, en le tiraillant.

Un bon bougre, qui venait de décharger un bateau de charbon, reluque le tableau; il s'approche de la gonzesse et lui dit:

— Confiez-moi votre cabot, et portez votre enfant, pour traverser le pont; je vous le remettrai de l'autre côté.

La typesse accepta; mais arrivé au milieu du pont, le gas foutit le cabot dans le canal, en disant:

— Ça vous apprendra à foutre votre sale cabot à l'abri, et à laisser mouiller votre gosse!

Tableau! La gonzesse se fout à brailler: tellement que les flicks en rappliquent. Fâllut aller chez le quart-d'œil, qui dressa procès-verbal.

* *

Voilà où nous en sommes, nom

de dieu! Y a un tas de loufoques qui, pour des animaux, se foutraient en quatre et qui se moquent pas mal que la misère démolisse par milliers les pauvres bougres.

LES RENTES DU POPULO

Foutre! A tous coups il arrive des accidents dans les usines: la plupart du temps c'est les patrons qui en sont cause; quoique ça, c'est les pauvres bougres qui subissent les avaros. Pigez ce qui vient d'arriver à Thizy:

Dernièrement, dans une usine de teinture exploitée par deux charognes de singes, qui pour contre-maitre ont un type qui ne vaut pas cher, leurs esclaves travaillaient sous un couvert en réparation; tout d'un coup pata-trac! une partie du vieux toit s'effondra dans l'usine. Quatre pauvres bougres qui étaient après machurer du coton, furent salement blessés; ils n'en ont pas claqué, mais deux surtout ont été écopé dans de vilaines conditions.

Moins vieux que cela, l'autre vendredi, une terrible explosion se faisait entendre; et se faisait sentir sur deux pauvres bougres, dont l'un a quatre gosses à nourrir, et l'autre s'est marié tout dernièrement.

Cette vache de contre-coup, croyant toujours tout avaler, et voulant faire abattre dans un jour, le travail qui nécessite deux jours, s'était empressé de charger l'appareil à débouillir le coton, avec toute sorte d'engins; de sorte que les soupapes étant surchargées de poids, à un moment la pression est devenue trop forte, et la vapeur n'ayant plus d'échappement, une explosion s'est produite.

Les canards bourgeois en ont

mis quatre lignes, sans donner de détails.

On est venu faire une enquête; les gendarmes ont montré le bout de leur nez, simplement, par acte de présence. Turllement, parmi la trentaine de copains qui turbinent dans cette boîte, et qui pour- tant ne manquent pas de poil, au- tant ne manquent pas de responsabilité, cun n'a dit que la responsabilité re- tombait sur le garde-chiourme.

Peut-être qu'ils préfèrent un de ces soirs, lui boucher les deux yeux, avec quelques douzaines de gnons. Quant aux deux victimes qui com- pletent recevoir une indemnité et des dommages-intérêts, ils peu- vent se taper! Mossieu l'ingénieur palpera plus qu'eux; il se pourrait que les patrons de la boîte der- rent donner de la galette à ce der- nier, que de se voir affliger de pro- niers, que de se voir amendé; c'est des fourbis regrettables, quand on a eu des récompenses officielles.

Pauvres victimes! si vous avez des poches fouillez-les: la braïse que vous recevrez ne fera pas cre- ver votre porte-monnaie. Dépêchez- vous à guérir surtout, afin de vous réatteler au turbin!

Et dire que les 876 bouffe-galette de l'Aquarium sont depuis douze ans à éplucher une loi sur les acci- dents du travail! Et le plus raide, c'est que le bec en l'air, nous lais- sons faire!

Eh, les amis, croyez-vous qu'il ne serait pas temps de se préparer? Si on tressait le fouet à sept mê- ches, il pourrait servir, nom de dieu! Pressons-nous, car l'occase pourrait venir, avant que nous ne soyons prêts.

COUPS DE TRANCHET

Des impôts! — Des impôts, en- core et toujours! que disent les

grosses fripouilles de la Républi- que.

Un aminche m'en conte une nou- velle: depuis quelque temps, on fait circuler dans les trains-tram- ways de Paris à Saint-Denis, des employés d'octroi qui font ouvrir malles, paquets et paniers, pour percevoir un droit sur les moindres bricoles.

Turllement, les ouvriers cas- quent plus que les bourgeois. Par- bleu, il en sera de même tant que nous n'aurons pas foutu à la chau- dière tous les jean-foutres qui vident nos poches.

Mince de rabiote! — Paraît que nous avons en France une admini- strasse, bougrement à la hauteur.

Je crois que les 18 types qui vien- nent de débarquer à Marseille ne sont pas de cet avis.

Ils ont fait leur service, dans l'in- fanterie de marine: au lieu de trois ans, ils ont fait six ans!

On les avait oubliés, nom de dieu!

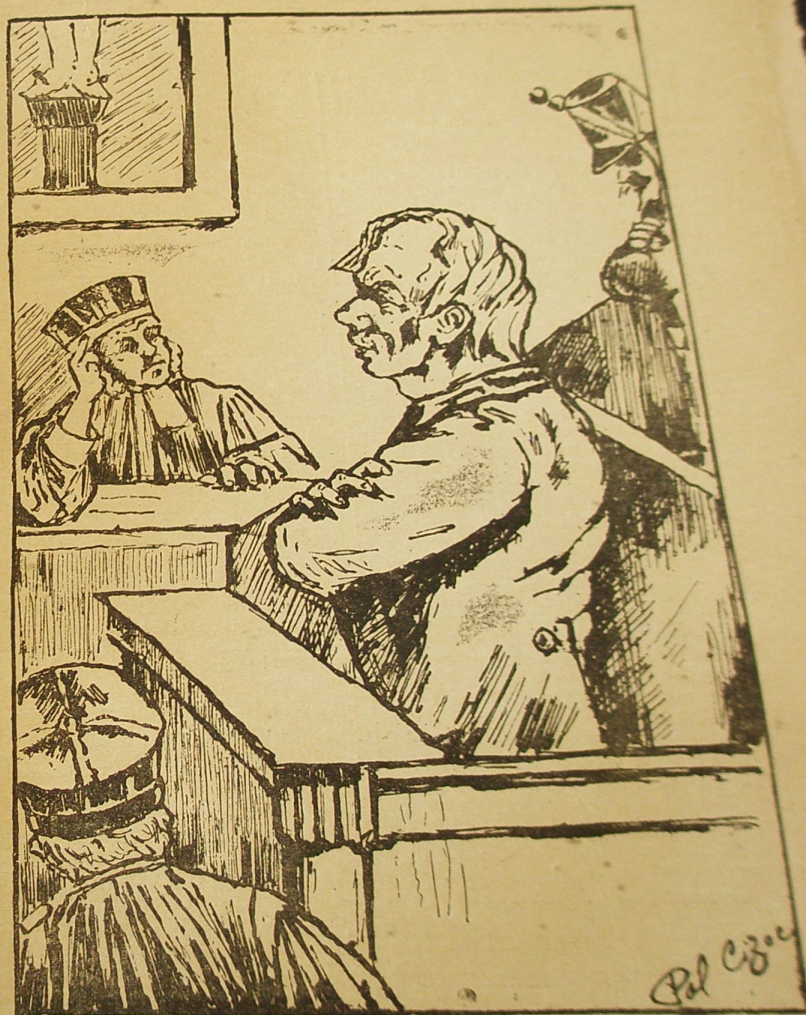
A savoir s'ils vont oublier, eux aussi?

DEMANDE ET RÉPONSE

Question. — Quelle différence y a-t-il entre un *communiste*, un *communaliste* et un *communard*?

Réponse. — Un *communard* est un type qui a pris part à la Com- mune de 1871. Habituellement, on traite de *communards*, les vieilles bar- bes qui, sans avoir marché carré- ment de l'avant, sont tout de même restés assez propres et rabâchent des histoires de la Commune, à propos de bottes.

Quoique ça, le mot n'a pas bézef de signification. A preuve, c'est que y a des *communards* un peu par-



Le Président. — Vous avez tous les vices peints sur la figure. L'accusé. — Dites donc toutes les misères... Imbécille!

tout : y en a qui sont devenus de sales opportunistes, tels que Ranc et Méline ; d'autres radicaux comme Lissagaray, ou boulangistes comme Farangier ; d'autres pour n'avoir pas farfouillé dans les papiers bourgeois, n'en ont pas moins de sacrées différences dans leurs manières de voir ; par exemple, Vaillant est resté blanquiste, Allemano s'est fait possibilite, Viard est devenu anarcho.

Un communaliste ? Oh, c'est pas grand chose, nom de dieu ! Au temps où Sigismond Lacroix faisait des épaves et cherchait à se foutre en vedette, (ça remonte à une dizaine d'années,) il faisait du pétard avec l'Autonomie communale. Un truc comme un autre pour rouler le populo ; un communaliste veut la Commune indépendante du gouvernement central, ayant son budget, sa police, etc.

Aujourd'hui, c'est bougrement mouche de faire du communalisme : comme toutes les calembredaines des radicaux, celle-là est dans la purée.

Quoique ça, l'espèce n'est pas tout à fait détruite ; en cherchant bien, on peut dégoter, collés à quelques bancs de l'Hôtel de Ville quelques piètres échantillons de l'huile communaliste.

Et un communiste ? Ah, ça c'est plus sérieux, nom de dieu. C'est un gas qui, s'appuyant sur ce que la richesse étant sociale dans sa source, doit être sociale dans sa destination, démontre que le seul moyen de faire disparaître toutes les crapuleries, les iniquités, les exploitations qu'endure le populo, c'est de transformer la propriété individuelle en propriété commune.

De ce coup, les usines, les ateliers, les mines, — tout le fourbi, en un mot, — au lieu d'être entre les pattes des patrons, comme aujourd'hui, seraient entre les mains du

populo, qui les ferait produire au mieux de ses intérêts.

C'est dire qu'il n'y aurait plus pour personne, la possibilité d'accaparer et d'accumuler le travail de son semblable ; conséquemment, plus de riches, et ce qui est rudement plus bath, plus de pauvres ! Attendu que la mistouffe du populo est due, tout simplement, à ce qu'il se laisse plumer par une poignée de feignasses.

Oui ; mais, qui va être assez malin pour démolir la propriété individuelle et établir le Communisme ? Les uns disent, c'est le gouvernement, et pour s'y préparer ils cherchent à se fourrer dans les pouvoirs publics, afin de s'y aller les joues ; ceux-là, sont les communistes-autoritaires.

Les autres disent : le populo seul est assez à la hauteur pour mener à bien cette sacrée besogne : ceux-là sont les communistes-anarchistes.

A les entendre une révolution pareille n'est pas le fait d'un gouvernement, mais du populo sorti de son avachissement. C'est un reste de religion que de croire en la puissance supérieure de l'Etat : rien ne vient d'en haut, — tout part d'en bas, du populo.

C'est le populo qui toujours a foutu le progrès en marche, et chaque fois que la route s'est trouvée barrée, c'est parce que le gouvernement a été assez mariole pour le détourner du droit chemin et lui faire prendre des vessies pour des lanternes.

Et d'ailleurs, disent-ils, y a pas mèche d'établir le Communisme sans démolir l'autorité, vu que c'est elle qui permet à la propriété individuelle d'exister...

Mais l'ami, j'en ai assez de toutes ces machines en Isme, si c'est pas suffisamment expliqué tu repiqueras au truc ; mais pour l'instant, zut ! je pose ma chique !

GRÈVES SUR GRÈVES !

Nom de dieu ! j'avais pourtant bien l'intention de foutre un coup de gueule sur un tas de grèves qu'il y a de droite et de gauche : c'est emmerdant de ne pas avoir assez de papier !

A Calais, les ouvriers tullistes sont en grève depuis quinze jours ; tout se passe poliment, on se contente de se chamailler entre ouvriers et patrons.

A Carvin (Pas-de-Calais), y a une grève de mineurs, qui a des petits airs folichons de nature à foutre la trouille aux pansus : ça commence à prendre tournure !

A Firminy, paraît que la grève est votée, et que ça peut partir, comme un coup de mine, d'un moment à l'autre.

Le plus hurf a été à Londres. Là, les gaziers en grève ont foutu une de ces tatouilles aux sergots : oh ! mais là, fadée !

EN PROVINCE

Lyon. — Les jeunes conscrits du 3^e arrondissement ont tenu un chouette meeting lundi dernier : Jahn, Charet, Torrieras et d'autres jeunes gas à poil, ont sérieusement cogné sur la gnolerie du patriotisme et ont déclaré que la seule armée dont ils étaient les soldats était celle des mistouffiers, que la seule guerre qu'il fallait, c'était la guerre Sociale, et qu'enfin leurs ennemis n'étaient ni les têtes de boches, ni les italgos ; mais bien les vaches des gouvernants, et les rosses de patrons.

Mais ce qui a fait le plus bath dans le tableau, c'est la lecture des « Vingt huit jours, bassinoire patriotique. »

« Nom de dieu, bien touché ! »

qui disait tout le monde. Jusqu'au commissaire qui rigolait comme une poule qu'a trouvé un timbre d'un sou.

On s'est séparés aux cris de vive la Sociale ! vive l'Internationale !

— Autre chose, mille tonnerres ? Le copain Jahn va être poursuivi pour excitation à l'insubordination, au meurtre et aux bricoles du même tonneau !

Tas de vaches !

Cholet. — Là, comme ailleurs, les bons bougres entrent en branle.

Un chouette copain de Trélazé, Ménard, y a poussé une pointe et y a donné des réunions. Ah foutre, ça a été dur ! Les socialos y sont nombreux, c'est vrai ; quoique ça, ils sont tous à la remorque de leurs trous du cul d'élus ; ils s'entêtent et ne veulent rien savoir.

L'impuissance de ces jean-foutres est cependant palpable, mais ils ont été élevés comme ça !

Chéron, un jean-foutre qui a été leur prophète, leur avait fait avaler toutes les couleuvres qu'il avait voulu, après quoi il leur a posé un lapin : il s'est esbigné avec la grenouille !

Si seulement ces machines-là arrivaient souvent, ça ferait ouvrir les quinquets aux pauvres bougres encore embarbouillés de préjugés ; malgré eux, ils seraient obligés de se dire : « Eh merde, ils ont beau changer, tous ceux qui nous mènent par le bout du nez, qu'ils soient des bourgeois ou des ouvriers, n'ont qu'un but : nous faire cracher... »

Pour en revenir aux deux réunions de Ménard, le zigou n'a pas perdu son temps ; ça va ronfler à Cholet !

Voiron. — Rupin, nom de dieu, ça bouge : les copains de Grenoble ont organisé, il y a 15 jours, une réunion au Casino, qui aura porté

Les copains ne ratent pas le coche : ils foutent en lumière la rosserie de ces socialos à la manque qui n'osent pas accorder la parole aux anarchos. Ils savent bien que ceux-ci les démasqueraient, feraient voir la fausseté de leurs ritournelles, leur hypocrisie et leur ambition. Ils font ensuite la démonstration de la crapulerie des capitalistes et de l'infamie des gouvernants, (seraient-ils même le 4^e Etat.) et les engagent à faire la Révolution Sociale.

La soirée se termine par des poésies et des chants révolutionnaires très applaudis, et l'on se sépare en gueulant : Vive l'anarchie ! vive la sociale !

Je te serre la cuillère ;

MARAT.

Roubaix, 30 septembre 90.

Mon vieux Peinard,

R. F. Telles sont les initiales qui se trouvent sur la maison d'arrêté de Douai. Signification : Régime Fédéral. Du reste, tu vas juger que c'est exact.

Depuis la Grande Manifestation du 1^{er} mai, y a eu ici pas mal d'agitation, entre autres la grève (quasi générale), et un peu avant, le sacage des bureaux du journal *Le Drapeau*. Comme de juste, quantité d'aminches sont au bloc, et tous à Douai ; voici le récit de l'un d'eux, qui vient de radiner au patelin :

Dans la prison de Douai, il y a autant de réglements que de fonctionnaires ; depuis le simple gardien, jusqu'à la vache de directeur, en passant par la trifouillée de contre-coups, tous ont le leur, — et ils se font concurrence à qui sera le plus dégueulasse.

Turellement, les anarchos n'entendaient pas être emmerdés par tous ces salops, desorte que se fiant sur le règlement administratif con-

ses fruits, malgré la rosserie des administrateurs.

Deux copains — Mollot et Murmain — ont secoué la vermine bourgeoise. Le premier, pendant plus d'une heure, a fait l'étude du rouage social et examiné la première partie de l'ordre du jour : *La misère, ses causes, ses conséquences*. Malgré le terrorisme qui règne dans le patelin, et la présence d'un tas de richards dans la salle, — singes venus pour surveiller leurs esclaves, — à plusieurs reprises, le camarade a été applaudi : ses paroles ont porté.

Ensuite, Murmain, qui avait ouvert la séance en annonçant que, en opposition avec la loi, — organe de l'autorité, — on ne constituerait pas de bureau, vient étudier *les remèdes proposés pour combattre la misère*. Malgré l'invite aux bourgeois, aucun n'a accepté la contradiction, et Murmain a terminé en les traitant comme ils le méritaient. Le mot de la fin a été dit par un prolo : « Il faut qu'ils sentent leur cause bien mauvaise, pour ne pas oser la défendre. »

Tarare. — Tiens, tiens ! Est-ce que la moutarde monterait au nez des gas de Tarare ?

Ces jours derniers y a eu du fouan devant un des tissages mécaniques où y a grève : celui de David, Trouiller et Adhémar.

Des foireux ayant repris le turbin, ça a foutu les grévistes à cran ; du coup ils sont allés faire du pétard à l'usine, à l'entrée et à la sortie des lâcheurs.

Les gendarmes s'en sont mêlés ; il y a eu quelques ouvriers d'arrêtés. Turellement ça n'a pas calmé les bougres, au contraire ! Si bien que, non contents de gueuler après les ouvriers qui canent, les zigues ont été à l'usine et ont foutu en l'air tous les carreaux.

Voilà qui est joliment mieux que de se chamailler avec les pauvres types que la mistouffe force à reprendre le turbin !

Changez pas de main, les aminches !

Trois des gas arrêtés samedi sont passés en condamnation : Brault, que les marchands d'injustice accusaient de provocation à un attroupement et d'outrages et de gnonns donnés au commissaire, a écoppé de trois mois de prison.

Deux autres bons fieus, Laurent et Goyard, qu'avaient pénétré dans le bagne sans permission, ont chacun huit jours.

Valence. — Chouette conférence, le 22 septembre. Le populo a appliqué en masse ; 500 bons bougres étaient venus écouter les vérités jaspinées par le copain Dumas.

La veille, Faure, le bouffe-galette de là-bas, avait rendu compte de son mandat : ce qui signifie tout bonnement qu'il a fait beaucoup de balutage et promis des chiées de réformes. Dumas se trouvait à la séance ; il saisit la balle au bond, et lui prouve par A plus B, qu'il ne peut rien foutre pour améliorer le sort des mistouffiers.

Après quoi il l'a invité à venir à la réunion du lendemain ; mais basta ! pour se faire river son clou à nouveau, le bouffe-galette n'a pas jugé à propos de se déranger.

BABILLARDES

Liège, 30 septembre 90

Mon vieux Peinard,

Les socialos belges se remuent, mais foutrement en dehors du bon sens. Ils réclament à cors et à cris le suffrage universel.

Avant-hier grande réunion du parti ouvrier à l'occasion du 60^e anniversaire de l'Indépendance Nationale. (L'Indépendance Nationale, tu

cernant le prix du travail, ils sont allés à une douzaine trouver le créatin qui fait les sales fonctions de directeur et lui ont déposé ce qui suit: «Le règlement sur les prisons, déclarant que dans les maisons d'arrêt ayant plus de cent prisonniers, le tarif doit être le même que pour les centrales, nous venons voir comment il se fait que nous ne touchons que 13 centimes pour le même travail qui, à Loos, est payé 18 centimes.»

Le premier garde-chiourme voyant leur attitude, leur lut son règlement à lui, qui n'avait nullement passé par la préfecture. Les copains ne voulurent rien entendre, et comme on les prévenait que ceux qui ne retourneraient pas turbiner seraient mis au cachot avec les fers, aucun des camaros ne sortit du bureau, de sorte qu'ils furent enfermés.

La Haute Chameaucratie croyait l'affaire bâclée, mais quand les autres détenus virent qu'on avait cofré leurs douze délégués, ils refusèrent de turbiner, de sorte qu'il fallut en enfermer encore une trifouillée.

Ils furent à trente au cachot, avec les fers aux mains et aux pieds; cinq entre autres furent privés d'eau pendant cinq jour. Ils étaient dans un cachot de 4 mètres de long, sur deux de large et étaient constamment liés; pour manger, il leur fallait, comme des chiens à l'attache, grignoter leur boule de son qui traînait par terre. On alla jusqu'à leur refuser le couvercle de leur tinette, afin qu'ils fussent empestés.

Le gardien déclara même à notre ami qui vient de sortir, que l'un des plus rebelles ne partirait pas vivant de son cachot.

Le directeur de cette prison républicaine peut faire ce qu'il veut des révolutionnaires qui tombent dans ses griffes, il est toujours approuvé par le préfet: n'est-ce pas

M. Vel Durand? Continuez! Continuez, bouzigoods! Avec de telles armes pour combattre nos idées, vous ne réussirez qu'à nous amasser plus de haine au cœur.

Le jour du chambardement nous saurons aussi lever les couvercles des chiottes et vous enfourner dedans!

Un zigue.

Ah, quelle horrible chose que les prisons! Le populo ne se doute pas des dégoutations et des crimes qui se passent là dedans; s'il en savait, rien que la dixième partie, — c'est guère pourtant! — eh bien, ça serait suffisant pour que d'un coup de colère, il les foute en l'air.

Bêtassement on rengraine qu'elles sont faites pour enfermer les crapules, les voleurs et les assassins; pas vrai, nom de dieu!

Parmi les pauvres malheureux, que leur sort a conduit dans les prisons, y en a pas un; entendez-vous les camaros, pas un! qui n'ait plus dans son petit doigt, de ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui de l'honnêteté et de la franchise, plus que toute la charognerie des gardes-chiourmes réunis: du dernier des gaffes, au directeur.

(3) LES
AVENTURES DU PÈRE PEINARD
EN 1900

CHAPITRE II (s'ite)
L'arrivée à Alger

Et comme Mme Vialord réplique en souriant, que ça regarde les deux gosses, vu que les parents n'ont pas à mettre leur pif dans leurs petites affaires, voilà mon Tartouillard qui s'emballe:

— Mauvais système, madame, les jeunes gens sont comme les jeunes chevaux, il faut les tenir bridés serré.

— Oh, je n'aurais pas voulu de vous pour père! Merci bien. Voyez-vous, cha-

cun cherche à arranger sa vie avec le plus de bonheur possible, et le meilleur juge en cette matière, c'est soi-même: je puis donner des conseils à ma fille, mais si je voulais lui dicter des ordres, elle m'enverrait promener et n'aurait pas tort.

— Et le respect des parents, madame, qu'en faites-vous?

— Ça doit être réciproque; pourquoi les enfants respecteraient-ils leurs parents, si ceux-ci ne les respectent pas?

— Eh, les discutaillieurs, que riposte Vialord, si on pensait au diner. Je l'ai commandé pour sept heures, elles arrivent: notre gueuleton va rappliquer, et nous sommes à nous tourner les pouces.

Le type avait raison: que Vialord, il n'oublie jamais le boire et le manger.

Comme il finissait de parler, voilà le carillon d'une sonnerie électrique qui nous foute en l'air.

Quoi que c'est encore? que je fais.

— C'est notre diner! Dans cinq minutes il sera ici.

— Comment! comment! Je ne comprends goutte à ce que tu dis?

— Oh, c'est bien simple: Tout à l'heure j'ai donné un coup de téléphone, et j'ai commandé à la *Cuisinerie* un chouette petit gueuleton. Histoire de te faire honneur, mon vieux Père Peinard! Et il arrive le gueuleton, tout chaud, tout chaud!

En effet, il arrivait. Un rien de temps après, une voiture s'arrêtait à la porte, deux types en descendaient et amenaient des piles d'assiettes et une vaisselle du diable.

La femme de Vialord, de son petit nom Charlotte, et Vanda, avaient fait le nécessaire: la nappe était mise dans une salle à côté. Si bien qu'au bout de quelques instants y eut plus qu'à se foutre le ventre à table.

A table, nom de dieu! que gueule Vialord.

Nous ne nous le fimes pas répéter.

Les amineches, je n'ai pas l'intention de vous conter tout ce qu'il y avait à boustifaller; ce que je puis vous affirmer, c'est que c'était richement bon, et que dans l'ancien Paris, chez les grands troquets du boulevard, on ne devait pas être mieux.

De prime abord, comme dans toutes

les occasions pareilles, il régna un silence religieux: on y foutait de la tête à avaler les bons morceaux.

Comme chaque chose vient à son temps, le moment de jéasser arriva: on gueuletonnait encore, mais plus lentement.

— Une question, Monsieur Vialord, je ne pense pas être indiscret?

Dites toujours, si vous êtes indiscret, j'en serai quitte pour ne pas vous répondre.

— Pour avoir un train de maison pareil, vous devez être dans une situation de fortune assez respectable: presque riche, quoi!

Pas besoin de dire que c'est Tartouillard qui parlait.

— Ah, ah, ah! Elle est bien bonne! Riche, moi? Mais bon dieu, je suis comme tout le monde, j'use de ce dont j'ai besoin, et voilà tout.

— User! User, de ce dont on a besoin, c'est très jol! Encore faut-il pouvoir faire face à ses affaires.

— Que diable nous chantez-vous là? Ici, nous ne faisons plus d'affaires, c'est vous dire que nous n'avons pas à y faire face.

— Mais enfin, les deux garçons qui nous ont apporté le diner, ils ne font pas ça pour nos beaux yeux! Il faudra les payer, de même qu'il faudra payer le diner!

— Erreur, je vous dis qu'on use de ce qui vous fait plaisir, et nom de dieu, y a tellement d'abondance, qu'on peut aller jusqu'à l'abus, sans faire de tort à ses voisins. Quant aux deux copains qui ont apporté le gueuleton, c'est leur travail: non pas un travail imposé, qu'ils font parce qu'on les y force, mais un turbin volontaire. Entre toute la population y a échange de bons procédés.

Aujourd'hui c'est eux qui nous servent, comme vous dites dans votre sacré langage d'esclave; demain ça sera moi qui les servirai, s'il leur prend fantaisie de faire un petit voyage en ballon: s'ils ont besoin d'un grim pant, ça pourrait bien être Grégori, qui est tailleur, qui les serve à son tour.

— Excuse, si je te coupe la chique Vialord; comment êtes-vous organisés pour le boulotteha? Tout à l'heure tu as téléphone, et on a envoyé le gueuleton...

— Oh, le système est vieux; y a vingt-

vingt ans qu'on le pratique aux Etats-Unis, seulement nous l'avons bougrement perfectionné. A peu près dans chaque quartier, y a de grands établissements ou se fait la cuisine; et comme les cuisiniers font le métier, non pas pour en tirer profit, mais parce que ça leur va mieux, ils s'appliquent à faire du bon fricot; il n'est aucunement question de bénéfice, on ne cherche qu'à faire bon.

Moi, ça ne m'irait pas la cuisine, mais y en a qui aiment ça. Tiens, le roi de France, Louis XV, qui a été un sale putassier, n'avait pas de plus grand plaisir que de se foutre devant un fourneau et de cuisiner comme un enragé. S'il avait vécu en Algérie, au lieu d'être l'ignoble crapule royale qu'il a été, il eut fait un bon zigue.

— Mais on peut consommer sur place?

— Parfaitement, y a des restaurants, avec des salles publiques, voire même des cabinets particuliers!

— Et alors quand vous voulez boulotter chez vous, vous téléphonez et on vous envoie ce que vous demandez?

— T'as mis le nez dedans; vous faites votre carte, si vous avez besoin de vaisselle vous en demandez; vous fixez votre heure, et on est exacts...sauf avaros extraordinaires.

— Ah oui, la vaisselle! Parlons-en. On en a apporté tout à l'heure: ça sera une corvée peu ragoutante pour Charlotte et Wanda, s'il leur faut la nettoyer.

— Sacré nom de dieu, que vous êtes en retard! La vaisselle, ni Charlotte, ni Wanda, ni personne, ni la farfouille. Il y a des *lavoirs de vaisselle*. — encore un truc qui existe aux Etats-Unis depuis des années! La seule corvée sera tout à l'heure, de foutre le tout dans des grands paniers; ces grands paniers seront emportés au lavoir, et de là la vaisselle nettoyée mécaniquement, sera ramenée à la Cuisinerie.

— Alors, vous ne faites jamais de cuisine chez vous?

— Oh, c'est aller trop loin, que réplique Charlotte; nous avons une cuisine très bien aménagée: robinets à eau froide et à eau chaude, ainsi que des fourneaux à gaz de diverses formes: souvent nous faisons nous-même notre fricot. Ça, c'est affaire de goût...

Nous commençons tous à être légèrement pompettes; Vialord avait débouché un tas de bouteilles, et comme nom de dieu, c'était pas du vin au litre, il vous chauffait bougrement la caboche.

(A suivre.)

COMMUNICATIONS

Marseille. — Un nouveau groupe anarchiste vient de se former sous le titre de *Jeunesse Internationale*. Comme son nom l'indique, ce groupe est exclusivement formé de jeunes gens qui travailleront avec tout le nerf dont ils sont capables à l'avènement de l'Anarchie.

Pour correspondre avec le groupe, s'adresser au compagnon Emile Ablond, Bar de la Dégustation, 23, quai du Port.

Les compagnons qui peuvent faire parvenir des brochures sont priés de bien vouloir le faire.

Petite poste. — B., Rouen. — M., Trélazé. — M., Cambrai. — G., Angoulême. — V., Lyon, Vaise. — B., Revin. — M., Nonancourt. — D., Roanne. — S., Nancy. — J., Lyon. — F., Amiens. — S., Gourraya. — G., St-Chamond. — V., Nîmes. — R., St-Etienne. — G., Romans. — R., Dijon. — P., Bordeaux. — W., Flixecourt. — G., Orléans. — D., Morlanvelz, reçu galiste merci.

G., Avignon, reçu, non porté par oubli; recevras les renseignements.

DEPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

Sedan, Baiery, fond de Givonne, 44.
Cognac, Mme Desports, rue St-Martin.
 — A. Bourdin, rue Chateaubriant.
Vernon, Albert Alexandre, café du XX^e siècle. Publications socialistes et anarchistes.

Vient de paraître: *Le Christ au Vatican*, prix 10 cent. départements 15 cent., 9, rue du Croissant.

L'Imprimeur-Gérant: FAUGOUX.

Imp. spéciale du Père Peinard,
 120, rue Lafayette, Paris.